

LA CHRONIQUE

Cette Cour qui fait des miracles



PAR JEAN-MICHEL BRETONNIER

DANS leur ville, ils sont partout chez eux. Ils connaissent les habitants par leur prénom, surtout ceux qui leur doivent quelque chose. Ils gèrent, embauchent, facturent, président, distribuent. Ils se font réélire royalement par des électeurs qui les aiment, les craignent ou ont besoin d'eux. Ces maires peuvent être actifs et énergiques, dévoués à l'idée qu'ils se font de

l'intérêt général, jaloux de leurs prérogatives, mais aussi de celles de leur commune. Ils sont souvent chaleureux, affectifs, autoritaires, un peu « grandes gueules ».

Ils règnent sur leur ville depuis si longtemps qu'on n'ima-

Les colis du CCAS ont un drôle de goût quand on sait que le maire et quelques amis s'assoient aux meilleures tables pour un repas qui coûte un SMIC.

gine plus la vie sans eux. Ils ont huilé des réseaux qui tournent à leur service. Le débat a bien sûr déserté la vie politique locale. Les décisions se prennent en solitaire. Les adjoints font de la figuration. L'opposition se lasse. Ces élus ne sont pas majoritaires, mais on en trouve partout, de toutes les couleurs. Certains d'entre eux perdent un jour contact avec le réel. Tout cède si faci-

lement, tout dépend tellement d'eux, ils font tant pour cette ville, que tout est un peu à eux.

Se confondent alors les comptes personnels et publics. On prend goût aux bonnes et belles choses : on voyage loin, on mange bien, on s'ha-

bille chic, on se meuble cher, on reçoit grand, aux frais du contribuable.

Vient un moment où il faut acheter le silence et la complicité. On nomme alors des soutiens, des amis, la famille, à des postes importants pour des salaires mirifiques, au mépris de l'équité et du mérite. On confie les marchés à des entreprises choisies, qui renvoient l'ascenseur.

Rien de tout cela n'est nouveau. Mais la crise s'installe, et la rigueur avec. Les citoyens savent qu'ils vont consentir des sacrifices, et les plus pauvres souffrir davantage encore.

Les colis du CCAS prennent un drôle de goût quand on sait que le maire et quelques amis s'assoient aux meilleures tables pour des repas qui coûtent un SMIC.

Personne n'en saurait jamais rien sans la Cour des comptes et les chambres ré-

gionales des comptes. Ces austères et discrets magistrats ont la capacité d'ouvrir les livres, la compétence pour les analyser, et l'autorité pour dévoiler les résultats quand ils doivent l'être. Nos journaux, ces derniers jours, en étaient pleins.

Dans un pays qui a inventé la séparation des pouvoirs et qui la pratique très mal, ils constituent un exceptionnel contrepoids aux délires et aux dérives des gestionnaires de tout bord.

Les moins pétitionnaires des citoyens, ceux qui n'ont jamais manifesté ou qui ne l'ont pas fait depuis longtemps, devront faire une exception si par malheur on venait un jour à rogner les pouvoirs ou les moyens de cette miraculeuse juridiction. ■

LE VISAGE



« Parfois on se dit que tout ça, c'est pour rien. »

Linda, Rom, sans papiers, meilleure apprentie de France

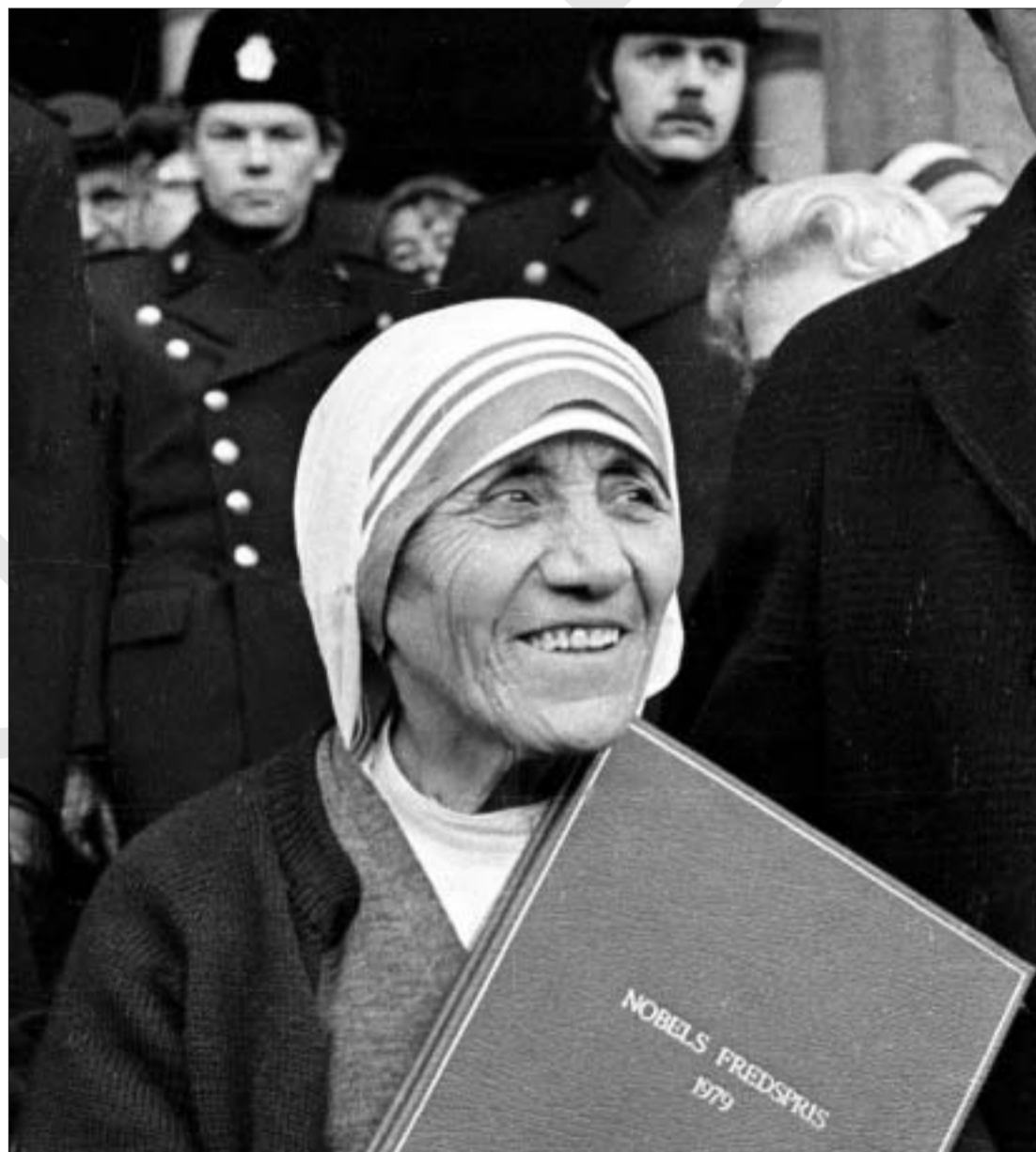
Elle est rom, sans papiers, vit dans un squat en banlieue parisienne... Linda Mihai, 21 ans, est aussi meilleure apprentie de France (deux médailles d'or et une d'argent dans sa spécialité). Et raconte son histoire dans un français quasi-parfait, alors qu'elle n'en parlait pas un mot en 2005.

Linda décroche le titre de meilleure apprentie dans sa spécialité, le pressing, en 2010, cinq ans après son arrivée en France, et prépare aujourd'hui un brevet de maîtrise. Mais difficile de dormir suffisamment dans un « logement » occupé par une vingtaine de personnes, ou d'écrire un mémoire sans Internet sous la main.

Elle n'a toujours pour seuls papiers que sa carte d'identité roumaine et son passeport. Ses demandes de titre de séjour restent lettre morte. « Si je n'ai pas de papiers à la fin de l'année scolaire, je ne pourrai pas travailler. »

Linda fut pourtant reçue sous les ors des salons du Sénat avec les lauréats des autres métiers, le 23 février 2011. Gérard Larcher, alors président, loua la « dimension sociale et humaine » de l'apprentissage : il « permet aux jeunes de trouver leur place dans notre pays ». Pourtant depuis, pour elle rien n'a vraiment changé. ■

L'IMAGE SOUVENIR



Paix. La présidente libérienne Ellen Johnson Sirleaf, sa compatriote Leymah Gbowee et la Yéménite Tawakkol Karman, figure de proue du Printemps arabe, ont reçu hier à Oslo (jour anniversaire de la mort d'Alfred Nobel, en 1896) le prix Nobel de la paix. Le 10 décembre 1979, c'était au tour de mère Teresa. ■ PHOTO ARCHIVES AFP

VU D'AILLEURS



À bout de souffle

Dans un long portrait, *The New Yorker* dépeint un Nicolas Sarkozy à bout de souffle au moment d'engager le combat pour sa réélection.

« Sur les plans personnel et politique, Sarkozy est un personnage si singulier qu'il est facile d'en faire la caricature. Mais l'un des principaux ressorts de la caricature est l'exagération. Et Sarkozy fait tellement dans l'exagération qu'il laisse peu de place à l'imagination des comiques. »

The New Yorker poursuit en s'interrogeant sur sa capacité à remporter la présidentielle. « À six mois de la fin de son premier mandat, Sarkozy fait figure de perdant. Ses conseillers ont lancé une opération de "représidentialisation" pour le remettre en selle. Un profond sentiment de méfiance à son égard s'est installé dans l'opinion publique française. Il est perçu comme un être faux et, pire encore, pas vraiment assez français pour le job. Mais, notons-le, le job n'est plus aussi français qu'il l'était, parce que la France n'est plus une nation véritablement souveraine. »

« Pourtant, la cote d'amour de Sarkozy s'est effondrée bien avant l'éclatement de la crise. Et ce n'est pas tant les politiques mises en œuvre qui ont déçu les Français que son style. Il portait l'espoir de renouvellement et de transformation. L'énergie avec laquelle il est aujourd'hui rejeté ne peut être comprise que comme une désillusion. » ■